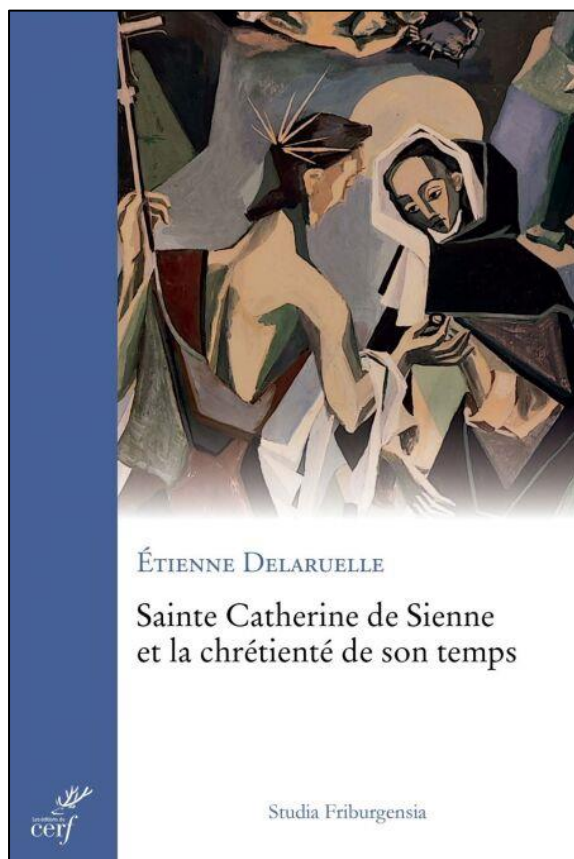


**Académie des Inscriptions et Belles-Lettres**  
**Compilation des hommages de la séance du 8 novembre 2024**

---

**André VAUCHEZ**



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre d'Etienne Delaruelle intitulé *Sainte Catherine de Sienne et la chrétienté de son temps* (Paris, éd. du Cerf, *Studia Friburgensia*, 2024, 566 p.)

On ne peut que se réjouir et se féliciter de voir enfin publiée, grâce aux efforts du P. Bernard Hodel et de ses collaborateurs, la thèse de Doctorat que le chanoine Etienne Delaruelle avait consacrée à « Sainte Catherine de Sienne et la chrétienté de son temps » et soutenue à l'université de Toulouse en 1947. Il ne s'agit pas là d'un simple « devoir de mémoire », comme on dit aujourd'hui, envers un grand historien, mais de la redécouverte d'un ouvrage important, dont on peut se demander pour quelles raisons son auteur ne l'avait pas mis dans le domaine public de son vivant. En fait, il semble qu'il ait voulu procéder à des mises à jour bibliographiques au début des années

1960, comme l'atteste une note où il cite comme récent un livre italien paru en 1959 ; mais, sans doute accaparé par ses nombreux engagements éditoriaux et par la création du Centre et des Cahiers de Fanjeaux dont il fut l'un des promoteurs en 1965, ne réussit-il pas à mener à bien cette tâche avant sa mort prématurée, en 1971. Entre temps, certains éléments de sa thèse de Doctorat – en particulier le tableau initial de la vie religieuse en Italie dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle – étaient passés dans le tome XIV de l'« Histoire de l'Eglise » de A.Fliche et V.Martin, intitulé « L'Eglise au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire », paru en 1962-1964. Mais tout le reste – c'est-à-dire les parties II et III, consacrées respectivement aux conceptions politiques de Sainte Catherine de Sienne et à l'originalité de son œuvre et de sa démarche – était demeuré inédit et méritait d'être porté à la connaissance du public. Certes la bibliographie de l'ouvrage a vieilli depuis les années 1970/70, mais les travaux originaux sur la « Mantellata » siennoise n'ont pas été très nombreux jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et Delaruelle, bien, que n'ayant jamais vécu en Italie, possédait une connaissance exceptionnelle des sources médiévales sur ce sujet, à commencer

par les écrits de la sainte – en particulier ses Lettres – qu’il met en œuvre à chaque instant à travers de nombreuses citations, toujours éclairantes. Cela vaut au lecteur d’excellents développements sur « la religion comme service public à Sienne au XIV<sup>e</sup> siècle » et sur ce que l’auteur appelle la « spiritualité siennoise », empreinte de pessimisme chrétien mais périodiquement renouvelée par des mouvements de « revival » évangélique, comme celui de Giovanni Colombini (+1367), dont Catherine de Sienne a subi sans aucun doute l’influence. De même, le tableau qu’il dresse de la situation de l’ordre dominicain en Toscane au XIV<sup>e</sup> siècle et de la façon dont la sainte s’imprégna dès sa jeunesse de son approche doctrinale de la vie religieuse est resté jusqu’à aujourd’hui sans équivalent.

Certes, compte tenu de sa date de rédaction et des progrès de la recherche dans ce domaine depuis plus d’un demi-siècle, l’ouvrage d’Etienne Delaruelle comporte quelques inexactitudes : on sait aujourd’hui que le pieux duc de Bretagne Charles de Blois (+1364) n’a pas été canonisé par Grégoire XI en 1376, et les travaux des historiens lombards depuis un demi-siècle ne permettent plus de dire que les Cathares et les Vaudois du Piémont qui furent alors persécutés par l’Inquisition, « s’étaient transformés en une secte étrange », comme il l’affirmait en s’appuyant sur des publications françaises déjà anciennes. On pourra également ne pas être d’accord avec lui quand il soutient – à plusieurs reprises – que Catherine de Sienne ne savait pas écrire, ce qui l’amène à considérer comme apocryphe – à tort selon moi – la lettre où elle exprime sa joie d’être miraculeusement devenue capable de s’exprimer par écrit. Mais il s’agit là de points de détail : dans l’ensemble et pour l’essentiel, on ne peut qu’admirer la qualité de l’information de l’auteur et surtout le caractère pertinent de ses jugements historiques, qu’il s’agisse de la place des révélations privées dans l’Eglise du XIV<sup>e</sup> siècle, ou du rêve catherinien d’une Eglise gouvernée par des saints, qui ne put finalement se concrétiser. Sur tous ces sujets et bien d’autres encore, Delaruelle a écrit des pages à la fois brillantes et profondes, marquées par des intuitions dont des travaux ultérieurs – tant italiens que français – ont par la suite confirmé la validité. Ainsi, il est le premier auteur à avoir mis en évidence le rôle essentiel joué par Alphonse de Vadaterra, le directeur spirituel de Brigitte de Suède (+1373), dans le passage à l’action publique de Catherine et dans sa reconnaissance par le Saint-Siège en 1374, peu de temps après le décès de la sainte suédoise. L’intervention de cette « éminence grise » – un évêque espagnol démissionnaire épris de réforme, qui avait l’oreille du pape – semble avoir été en effet déterminante pour faire de la « Mantellata » siennoise, confinée jusque-là dans un horizon local, l’héritière et la continuatrice de la « Sibylle du Nord » au niveau de la chrétienté.

L’admiration sincère qu’il éprouvait pour son héroïne n’a pas pour autant empêché Delaruelle de souligner, avec une grande lucidité, que son approche purement religieuse et spirituelle des réalités de ce monde qu’elle connaissait mal et dont les vicissitudes l’intéressaient peu, a contribué à faire de certaines de ses lettres de simples rappels des grandes vérités morales qui devaient être de peu d’utilité pour ses correspondants. Il y avait en effet chez elle une forme d’ingénuité et d’incompétence politique qui l’a souvent empêchée de s’adapter aux situations concrètes auxquelles elle s’est trouvée confrontée et de comprendre les autres, quand leur comportement n’était pas conforme à son idéal. Ainsi, pendant la période du Grand Schisme à laquelle elle s’est trouvée mêlée (d’août 1378 à sa mort, en avril

1380), ses interventions passionnées et véhémentes ont contribué à exaspérer le conflit entre les deux papes rivaux – Urbain VI et Clément VII – plutôt qu'à l'apaiser. De façon générale, il n'est donc pas surprenant que Catherine de Sienne ait échoué dans la plupart des grandes causes pour lesquelles elle s'était pleinement investie à partir de son entrée dans la vie active, en 1374 : la croisade, dans laquelle elle avait placé tant d'espoirs pour la récupération de la Terre Sainte et la conversion des « infidèles », qui n'aura jamais lieu ; le rétablissement de la paix en Italie et dans la chrétienté, et la résolution du schisme de 1378. Même son rôle dans le retour de la papauté d'Avignon à Rome – dont on lui fit gloire à partir de sa canonisation, au XVe siècle – doit être relativisé ; on sait aujourd'hui que ses interventions passionnées auprès de Grégoire XI ne furent ni le seul ni même le principal élément qui poussa le souverain pontife à prendre la décision de quitter les rives du Rhône pour celles du Tibre, en septembre 1376.

Cette reconnaissance des limites de l'œuvre politique et ecclésiale de Catherine n'a pas empêché - au contraire - Etienne Delaruelle d'être sensible à la vraie grandeur et à l'originalité de la « Mantellata » siennoise. Il souligne à juste titre que celle-ci a été la première dans l'histoire de l'Eglise de son temps à mener une vie pleinement apostolique - chose impensable jusque-là pour une femme -, tout en demeurant dans le monde et dans l'état laïc. Par ailleurs, elle a réussi à être à la fois une contemplative et même une mystique, consacrant beaucoup de temps à la prière et à l'adoration de l'eucharistie, et une chrétienne toujours en action, engagée dans une forme de prédication pour des groupes restreints d'« amis de Dieu », et dans une véritable direction de conscience à travers sa correspondance avec des Grands de ce monde, mais aussi de simples fidèles. Dépourvue à l'origine de toute formation théologique et ignorant le latin, elle parvint à s'imposer au sein de l'ordre dominicain, auquel elle devait sa formation, et à devenir un guide spirituel pour les religieux qui l'entouraient et pour la hiérarchie ecclésiastique, qui n'hésitait pas à la consulter quand elle se trouvait en difficulté. A une époque où le poids des institutions et de la gestion temporelle était devenu écrasant dans l'Eglise, Catherine n'hésite pas à rappeler aux papes de son temps qu'ils sont avant tout des chefs spirituels et qu'ils doivent viser en premier lieu à rétablir l'Epouse du Christ – à commencer par le clergé – dans la dignité et la sainteté. Mais, à la différence de nombre de ses contemporains influencés par la pensée de Joachim de Flore, elle n'oppose pas l'Eglise de Pierre à celle de Jean, l'Eglise de l'autorité à celle de l'Esprit. Loin de récuser dans son principe l'Eglise visible et son clergé, si corrompu ou indigne qu'il ait pu être, elle s'est efforcée de mettre l'Esprit au service de l'Eglise telle qu'elle existait alors, avec tous ses défauts et ses insuffisances, sous la direction du pape dans lequel elle voyait un vrai « Christ en terre ». Son attachement passionné à la chaire de Pierre et à Rome ne procède pas de raisons théologiques ou d'une logique canonique : l'accent qu'elle met dans ses écrits et son action sur le rôle de la papauté tient à son désir passionné de réforme, tant elle était persuadée que celle-ci ne pourrait advenir que sous l'impulsion des successeurs des Apôtres et de la hiérarchie. Aussi sa déception fut-elle grande, à la fin de sa brève existence, quand elle se rendit compte que le pape Urbain VI, dans lequel elle avait mis tous ses espoirs lors de son avènement et qu'elle avait soutenu ensuite contre vents et marées, trahissait la confiance qu'elle avait placée en lui en s'enfermant dans une logique de puissance. Dès lors, elle estima qu'il ne lui restait plus qu'à s'offrir elle-même en sacrifice pour que Dieu veuille bien rendre

à son Eglise l'unité et la paix et elle se laissa mourir dans cette attente. Sa disparition passa relativement inaperçue, en dehors du cercle de ses disciples. Mais, comme le souligne Etienne Delaruelle, un siècle et demi plus tard, c'est toute l'Eglise médiévale qui allait disparaître, en raison même de son incapacité à procéder à cette réforme que la sainte siennoise n'avait pas cessé d'appeler de ses vœux, à temps et à contre-temps. »

**Denis KNOEPFLER**



« J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de M. Dan Dana, « *Les inscriptions pour l'histoire* ». Trente ans de correspondance entre Louis Robert et Dionisie M. Pippidi, avec un avant-propos de Denis Knoepfler, associé étranger de l'Académie, Paris, 2024 (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome 63), 552 pages et 47 figures dans le texte.

Publié par notre Académie avec le soutien du Laboratoire HiSoMa à Lyon et de l'Académie roumaine, ce gros volume est l'œuvre d'un jeune savant franco-roumain, Dan Dana, chargé de recherche au CNRS (et rattaché à ce Laboratoire lyonnais de la Maison de l'Orient), qui s'est illustré en ces dernières années par plusieurs publications de qualité, dont un très utile répertoire commenté des noms d'origine thrace en transcription grecque et/ou latine

(*Onomasticon Thracicum*, 2014) et d'une série déjà abondante d'articles d'épigraphie antique portant sur l'espace pontique et danubien. C'est qu'il a eu le privilège d'avoir pour maître le très regretté Alexandru Avram, professeur en Roumanie à l'Université de Bucarest d'abord, puis en France à l'Université du Maine jusqu'à son décès en 2021, épigraphiste de renommée internationale dont les mérites avaient été reconnus par l'Académie dès la fin du précédent millénaire, comme en témoigne le patronage qu'il reçut d'elle pour son magnifique corpus des inscriptions de la cité de Callatis. Initiateur du présent ouvrage, A. Avram aurait dû en être, tout naturellement, le principal auteur, puisqu'il avait été non seulement l'élève de D. M. Pippidi, mais son successeur dans la direction des fouilles d'Istros/Histria, la grande cité des bouches de l'Ister (Danube). Frappé sur ce chantier même par une mort aussi soudaine que prématurée, notre collègue et ami aura, du moins, eu la chance de compter parmi ses nombreux élèves, en la personne de Dan Dana, un continuateur des plus compétents, qui, en un temps record, a su faire aboutir l'œuvre entreprise en étroite collaboration avec son maître, compensant d'une certaine façon, par un énorme travail d'érudition remarquablement maîtrisée, le fait qu'il n'ait pu connaître personnellement D. M. Pippidi, décédé en 1993. En effet, ce n'est pas seulement sur la vie et les travaux du maître roumain de l'épigraphie grecque et latine que Dan Dana a fait porter son enquête, mais également sur tout le milieu intellectuel, archéologique comme aussi politique et social où le destin avait amené Pippidi à produire une œuvre considérable, qui s'étend sur un large éventail du champ historique, *Urbi* - ainsi sur l'empereur Tibère - *et Orbi* (dans tout l'espace de la Dobroudja notamment).

L'ouvrage se compose de six chapitres. Le premier est une courte notice sur notre ancien confrère Louis Robert (1904-1958), savant trop connu pour qu'il eût été utile, dans cette publication parisienne, de reprendre les choses *ab ovo*, car bien des notices, on le sait, ont été consacrées à cet épigraphiste hors de pair (qui avait d'ailleurs, en 2008 encore – et sous la Coupole – fait l'objet d'un mémorable discours de notre confrère américain Glen W. Bowersock célébrant «la gloire et la joie d'une vie consacrée à l'antiquité grecque»). Du moins trouve-t-on là tout l'essentiel pour comprendre la place qu'a occupée Louis Robert – que l'on ne saurait guère dissocier de son épouse et si précieuse collaboratrice Jeanne Robert – dans la recherche épigraphique du XX<sup>e</sup> siècle, sans même parler du rôle joué par le savant français dans ce que l'on peut tenir, avec Dan Dana, pour une véritable conversion de Dionisie M. Pippidi (1905-1993) à l'épigraphie au début des années 1950 (en relation avec son implication dans l'exploration archéologique du site d'Istros). Incomparablement plus ample – comme il est naturel en l'occurrence – est la notice consacrée à l'historien roumain, considéré depuis longtemps comme un pionnier et comme un maître dans son pays, mais forcément un peu moins connu en dehors des frontières de la Roumanie. Cette notice, qui constitue le chapitre II, dépasse en effet les 150 pages, si du moins l'on y ajoute le chapitre III, à savoir la bibliographie exhaustive de ses livres et articles (328 numéros soigneusement classés selon l'ordre chronologique, avec traduction française des titres roumains ; bibliographie qui laisse toutefois de côté les très nombreuses – plus de 400 ! – recensions d'ouvrages). Le chapitre biographique proprement dit est le résultat d'une enquête aussi ample qu'approfondie dans l'ensemble des sources disponibles, écrites le plus souvent, mais aussi orales, puisque D. Dana a pu interroger encore nombre de témoins vivants, au premier rang desquels se trouve, bien entendu, le fils de l'épigraphiste disparu, Andrei Pippidi, lui-même savant reconnu de longue date comme historien moderniste du sud-est européen, marchant ainsi dans les pas de son illustre grand-père Nicolae Jorga, ancien associé de notre Académie. En rappelant que ce personnage de premier plan, et dans l'arène politique aussi, fut lâchement assassiné en 1940 par un commando d'obédience nazie, on donne la mesure du climat de tensions et de craintes dans lequel a vécu, avant comme après ce crime, le couple Pippidi – Jorga. à quoi s'ajoutent, bien entendu, les années d'après-guerre, marquées par l'emprise du Parti communiste roumain et, bientôt, par la mise sous tutelle et la réduction au silence de tout un pays, réalisées à partir de 1965 par le dictateur N. Ceaușescu (dont le nom n'est jamais prononcé, et pour cause, dans la correspondance) jusqu'à sa chute très tardive, on le sait, en 1989 seulement. C'est dire que la vie de D. M. Pippidi ne peut se comprendre et s'apprécier qu'à la lumière d'un travail de mémoire minutieusement conduit, exploitant les moindres informations encore disponibles (parfois très éloignées, en apparence au moins, du domaine des études classiques, liées qu'elles sont aux opérations d'une foule d'acteurs plus ou moins obscurs). En même temps, les échanges épistolaires – d'abord très timides et espacés, puis beaucoup plus fréquents et relativement libres – avec les savants étrangers révèlent un autre volet de cette vie, fait de passion partagée pour l'étude de l'Antiquité gréco-romaine et des langues anciennes, avec l'espoir de la venue prochaine d'un monde plus libre et plus heureux. Tel est notamment l'apport de la correspondance entre D. M. Pippidi et L. Robert, qui, certes, n'est pas la seule de cette espèce – car le savant roumain put progressivement étendre ses relations avec d'autres historiens, en-deçà comme au-delà du « Rideau de fer » : ainsi avec le rigoureux épigraphiste allemand Günther Klaffenbach à Berlin-Est ou le dynamique Georgi Mihailov à Sofia, avec les

Français Jérôme Carcopino (son ancien maître à la Sorbonne), Henri Seyrig à Beyrouth, Georges Daux à Athènes, bien d'autres encore en Italie, en Suisse, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Mais avec aucun savant, manifestement, l'épigraphiste roumain n'aura eu de contacts plus réguliers et plus confiants qu'avec Louis Robert, la relation entre eux s'étendant d'ailleurs de couple à couple, surtout après un premier et mémorable voyage des Robert en Roumanie en 1965. Aussi D. Dana peut-il parler à bon droit (on l'a noté) du tournant marqué, dans la carrière scientifique de Pippidi, par « le moment Robert », qui suivit de peu, au-milieu des années 1950, sa véritable « conversion à l'épigraphie ».

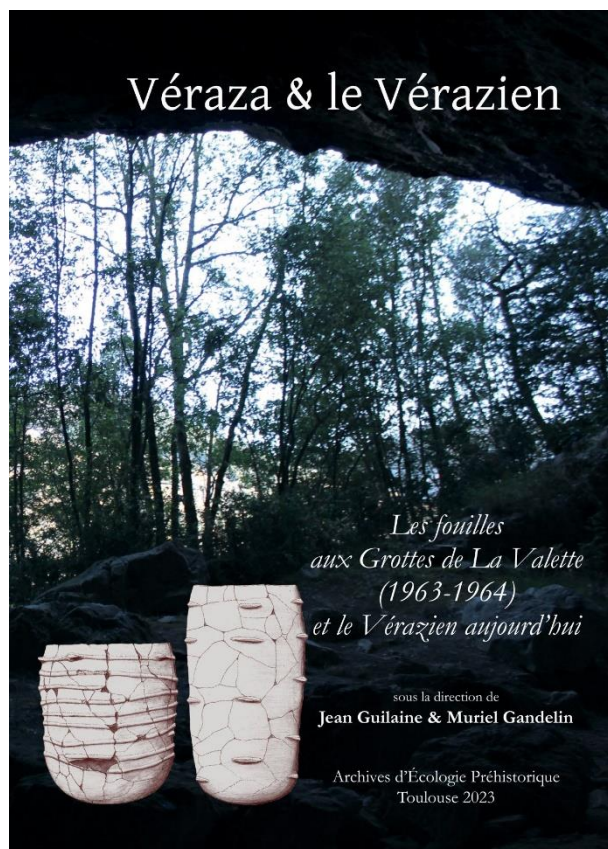
Le chapitre IV, qui forme le cœur de l'ouvrage, contient donc l'édition des 172 lettres connues échangées entre les deux hommes entre 1955 et 1985, durant trente ans très exactement, jusqu'aux derniers mois de la vie du maître français de l'épigraphie. Ces lettres sont conservées pour l'essentiel en deux ensembles, l'un, à Paris, déposé depuis un quart de siècle dans le Fonds Louis Robert de notre Académie, l'autre à Bucarest, resté jusqu'ici entre les mains du fils, déjà nommé ci-dessus, du savant roumain. Si les lettres de Robert sont un peu plus nombreuses (109) que celles de Pippidi (63), cette différence n'est pas significative, car l'éditeur montre bien qu'il faut compter avec un nombre relativement élevé de lettres perdues d'un côté comme de l'autre. Il n'empêche que ce corpus est extrêmement instructif, dans la mesure où, en dépit des lacunes, il permet au lecteur de prendre la mesure d'un échange nourri de toutes sortes de réflexions. Les questions épigraphiques y occupent une place de choix, et ce n'est pas, bien entendu, le moindre intérêt de cette correspondance. Mais une foule d'autres sujets y sont abordés, en termes plus ou moins voilés certes (par précaution, bien sûr, face à la Police de sécurité partout présente), de sorte qu'elle constitue en même temps la chronique de toute une époque, pour la Roumanie en particulier (mais pour la France et l'Europe occidentale aussi, car Louis Robert, observateur perspicace et souvent désabusé, y évoque bien souvent les événements qui se déroulent - ou évolutions qui se dessinent - sous ses yeux et ceux de son épouse).

Deux appendices (mais qui forment chacun un chapitre numéroté dans la suite des quatre premiers) complètent cette riche publication. Le premier (= ch. V) est consacré à un autre savant roumain qui fut proche à la fois de D. M. Pippidi et peut-être surtout de L. Robert. Ici encore on ne peut que féliciter D. Dana d'avoir pris l'initiative de rédiger cette notice très bienvenue sur l'épigraphiste Scarlat Lambrino (1891-1964), qui dirigea pendant un temps les fouilles d'Istros/Histria, et son épouse l'archéologue française Marcelle Flot-Lambrino. Fondé en partie sur six lettres adressées par Lambrino au tout jeune Louis Robert entre 1929 et 1936 (conservées elles aussi dans le Fonds Robert de notre Académie et désormais soigneusement publiées ici) et sur d'autres sources très diverses, cette annexe rend justice à un chercheur d'une grande distinction - francophone et francophile, comme l'étaient alors tant de ses compatriotes - qui, entraîné dans la tourmente des années de guerre et d'après-guerre dans son pays et en Italie, fut une sorte d'Ovide roumain exilé à l'extrémité occidentale de l'Europe (Portugal), où il continua à travailler jusqu'à la fin sur ses belles trouvailles d'Istros (sa bibliographie est également donnée dans cet appendice). Il est vrai qu'il ne publia qu'en 1960 - ce qui lui fut beaucoup reproché par Pippidi (impatience à juste titre, certes, mais manquant sans doute de compassion à l'égard d'un aîné que le sort n'avait pas ménagé) - le grand décret de cette cité

pour le bienfaiteur Agathoklès, dont le commentaire était nourri de ce que Lambrino avait pu tirer de meilleur de l'enseignement de ses maîtres parisiens dans les années 1920. Car vers la fin des années 1950 c'est Louis Robert, alors toujours en contact avec Lambrino et déjà lié à Pippidi depuis quelque temps, qui fut comme le passeur du témoin entre les deux hommes.

Le second appendice (= ch. VI) est la reproduction à l'identique de trois articles de L. Robert parus, de façon plutôt confidentielle, en 1934-1936, dans le périodique roumain *Istros*. Elle peut se justifier par le fait que ces travaux, dûment enregistrés sa bibliographie définitive (cf. *Choix d'écrits*, Paris, 2007, n° 50-51 et 71), n'avaient pas été réédités dans les *Opera Minora Selecta*, encore que la matière en eût été reprise ailleurs. Aujourd'hui, ils apportent surtout un témoignage sur l'ancienneté des liens noués par l'épigraphiste français avec les savants roumains, en particulier - à cette date - avec S. Lambrino. Les illustrations qui complètent l'ouvrage sont constituées essentiellement de photographies, les unes montrant les deux correspondants côte à côte (en particulier lors du séjour de 1965 ; mais aucune n'a été retrouvée, chose surprenante, qui rappellerait par l'image les retrouvailles des deux hommes lors du grand congrès international d'épigraphie de 1977 à Constantza ou, cinq ans plus tard, à l'occasion du congrès d'Athènes), les autres reproduisant quelques-unes des lettres, manuscrites ou dactylographiées, avec aussi des envois d'ouvrage, par divers auteurs, à D. M. Pippidi. On ne manquera pas de souligner aussi l'utilité de l'index final (ch. VIII), qui n'enregistre toutefois que les « noms de personnes, de lieux, ainsi que des sujets » mentionnés dans les lettres elles-mêmes (même chose pour l'index des lettres de S. Lambrino). Compte tenu de la richesse des chapitres introductifs et de la notice sur Lambrino, on aurait pu souhaiter un second index permettant d'exploiter plus sûrement l'apport de ces pages extrêmement denses à l'histoire des études classiques comme à celle d'une foule de personnages et, en fin de compte, de la Roumanie en général.

Signalons enfin que, dans un assez substantiel avant-propos (p. 13-22), l'auteur du présent hommage a pu faire état de ses propres souvenirs sur les liens qui unissaient le couple Robert au couple Pippidi, puisqu'il a eu le privilège, devenu rare aujourd'hui, de fréquenter ces deux éminents savants et de correspondre avec l'un comme avec l'autre – mis tous deux, du reste, au nombre des maîtres dont il chérit le plus la mémoire -, sans même parler de ses liens personnels avec Andrei Pippidi d'abord, avec Alexandru Avram ensuite, respectivement fils très aimé et disciple des plus fidèles du grand épigraphiste qu'aura été Dionisie M. Pippidi dans le sillage du maître Louis Robert. »

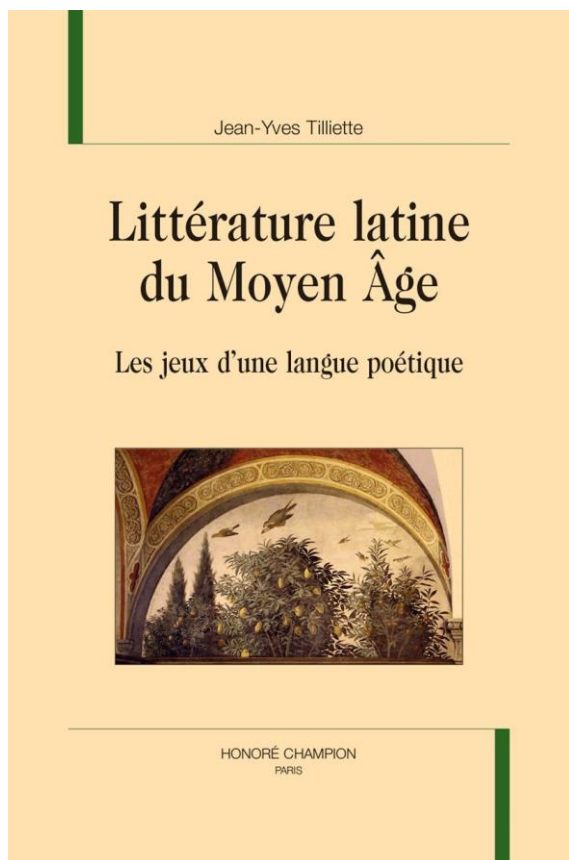


« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie au nom de Mme Muriel Gandelin et de moi-même l'ouvrage *Vérazza et le Vérazien. Les fouilles aux grottes de La Valette (1963-1964), et le Vérazien aujourd'hui*, Archives d'Écologie Préhistorique, Toulouse, 2023, 624 p. Cette publication a pour thème l'une des cultures ouest-méditerranéennes du Néolithique final chevauchant pour partie la France méridionale et le Nord-Est de la péninsule Ibérique. Rappelons que l'étude du Néolithique est, en France, d'émergence relativement récente en regard des pays voisins : Allemagne, Italie ou Grande-Bretagne. Terre de lithiciens dès les origines de l'archéologie préhistorique, notre pays a trop longtemps appliqué au Néolithique les méthodes d'analyse propres aux seuls outils de pierre. Aussi l'étude de cette période s'est-elle longtemps limitée à opposer les

terres septentrionales (à outillage taillé « campignien ») aux régions méridionales (fournies en haches polies et qualifiées de « lacustres »). Ce n'est qu'en 1926-1927 que deux chercheurs catalans, P. Bosch-Gimpera et J. de C. Serra Rafols, en prenant la céramique comme marqueur distinctif, ont présenté une première esquisse chrono-culturelle du Néolithique hexagonal. Et c'est un archéologue Italien, L. Bernabo Brea, qui en publiant en 1946 la stratigraphie du gisement des Arene Candide (Ligurie), a fait la démonstration que diverses cultures originales s'étaient succédé tout au long du déroulement de la période. Ces prémices ont abouti, dans les années cinquante du siècle dernier, à l'identification de diverses entités ayant occupé le territoire de la France selon un découpage tripartite : Néolithiques ancien (Cardial, Rubané), moyen (Chasséen), final (Seine-Oise-Marne). Sur cette base, la grande diversité culturelle du Néolithique français n'a été que progressivement reconnue. Si un cadre général a pu être tenté dès les années cinquante, grâce notamment aux synthèses de J. Arnal et G. Bailloud, divers aspects culturels ne sont apparus que progressivement, au fil d'une intensification des opérations de terrain.

C'est ainsi que le Vérazien, ensemble culturel du Néolithique final, ne fut identifié que vers la fin des années soixante à la suite de recherches poursuivies sur des sites stratifiés du massif karstique de Vérazza (Aude). On y observa notamment des ensembles céramiques qui, par leurs caractères (formes, prises, décors) renvoyaient à un faciès jusque là ignoré. Leur description engendra un rapide développement des recherches et un premier colloque, tenu en 1977, fixa les principaux marqueurs de cette entité. L'intensification des interventions de terrain,

notamment à partir du moment où se renforcèrent les fouilles préventives, permit peu à peu de donner de cette culture une vision plus approfondie. Aussi cet ouvrage a-t-il pour objectif de présenter les données issues des gisements-éponymes mais surtout de brosser un tableau synthétique très actuel de nos connaissances. Au plan géographique, l'extension montre un chevauchement des deux versants des Pyrénées de l'Est : en France, une répartition allant du fleuve Hérault à l'Albigois, au Toulousain et au cœur des Pyrénées ; en Espagne, un développement englobant l'Aragon oriental et l'ensemble de la Catalogne jusqu'à l'embouchure de l'Ebre. Dans le temps, le déroulement de cette entité recouvre un bon millénaire (3500-2400 avant notre ère) et est marqué par une évolution interne en plusieurs étapes scandées par une transformation des styles céramiques, toutes choses calées par 370 datations au radiocarbone. L'outillage de pierre comporte deux facettes : les instruments du quotidien sont obtenus à partir des matériaux locaux, souvent de faible à médiocre qualité ; en revanche les pièces très investies (longues lames, poignards, armatures) sont issues de gîtes extérieurs au territoire vérazien (silex gardois de Salinelles et de Collorgues, silex rubané de Forcalquier, Alpes de Haute-Provence), indice d'une ample circulation d'instruments de pierre entre les Alpes et le Sud de la Catalogne. La métallurgie du cuivre semble orientée vers la production de lames de haches, de poignards, de parures. Les sites sont essentiellement de petits établissements agricoles dans un contexte d'habitat dispersé marqué par une extension de l'espace anthropisé par rapport aux périodes précédentes. On assista alors à un intense développement des sépultures collectives en dolmens et cavités naturelles. Le déclin survient dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire face à l'expansion des populations à céramique campaniforme. Clôturent les divers chapitres de l'ouvrage, un corpus complété par un ensemble de cartes répertorie plus de 800 sites dispersés entre l'Hérault, la Garonne et l'Ebre. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur le volume intitulé Jean-Yves Tilliette, *Littérature latine du Moyen Âge. Les jeux d'une langue poétique*, Paris, Champion, 2024 (Essais sur le Moyen Âge, 79), in-8°, 568 p., ISBN 978-2-7453-6090-8.

Faire parler les textes, uniquement les textes, pour comprendre au mieux leur profondeur et retrouver leur saveur, c'est la démarche constitutive de ce recueil, qui propose seize chapitres, inédits ou issus de recherches antérieures mis à jour, dont l'ensemble, sans être un manuel comme le titre pourrait le faire croire, est bien une présentation complète de ce que l'amour des mots a produit de plus fort et de plus séduisant pendant la période médiévale, à partir de plongées dans l'abysse des textes, découvert par le faisceau lumineux d'une analyse qui descend toujours plus profondément de la surface apparente de la mise en mots aux

fondations et infrastructures de la pensée.

Mais il n'est pas question de se contenter d'empathie. La première partie du volume réfléchit sur la possibilité théorique de l'enquête envisagée : les difficultés de la critique littéraire longtemps handicapée par des attentes venues de l'humanisme classique et dédaigneuses par incompréhension, la définition de ce qui est littérature ('Pour une approche littéraire des textes latins', p. 23-36), les possibilités et les limites de la critique littéraire jaugeant (« Poétique de la poésie : Le latin médiéval et la critique littéraire », p. 37-64). On appréciera particulièrement la « Stylistique de la poésie médiolatine », p. 65-99, ici pour la première fois en français, qui est sous son apparence vagabonde la meilleure introduction possible à la poésie médiolatine sous toutes ses formes, à ses charmes et à ses embûches, à ses procédés et à ses ambitions.

La méthode a été mise au point à partir de trois chantiers, pourrait-on dire, d'œuvres poétiques successivement autopsiées, qui ont donné à J.-Y. Tilliette la pénétration du regard qu'il applique aux œuvres nées du même humus intellectuel et littéraire : Baudri de Bourgueil, le premier à proclamer l'autonomie du jeu poétique, lui a apporté la compréhension de l'ambition esthétique des auteurs et du goût exigeant des lecteurs médiévaux. Le théoricien Geoffroi de Vinsauf, dont nos prédécesseurs n'avaient pas compris la raison du succès de sa *Poetria nova*, l'a amené à décrypter les épousailles de la forme et du sens dont nous ne comprenions plus les mécanismes, d'une façon qui réoriente nos modes de lecture. Enfin l'auteur le plus complet sans doute de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Gautier de Châtillon, lui a montré

la subtilité de l'herméneutique à déployer. Muni de ces clés, il explore son domaine de prédilection, du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, avec toujours la même finesse et des principes directeurs : Interpréter toute l'œuvre, rien que l'œuvre ; pour cela, considérer l'horizon d'attente et les capacités herméneutiques des lecteurs, auxquelles les auteurs font semble-t-il confiance, l'intertextualité souvent ludique qui est au cœur de la création littéraire, l'importance du style dans la construction du sens, l'environnement conceptuel en un point du temps et de l'espace, la polysémie de lectures à plusieurs niveaux ; et ne pas négliger la philologie au sens large, analyse de la transmission du texte comme de sa langue, qui fournit les instruments nécessaires (« la rigueur philologique est une auxiliaire efficace du plaisir du texte », p. 37). Il faut plonger sous la surface des mots pour qu'ils apparaissent magnifiés de toute l'épaisseur de leur humus culturel. C'est cette méthode qui fait l'unité de ces déchiffrements du sens, de ces rapprochements où les textes s'éclairent les uns par les autres ; comme Zénon prouvant le mouvement en marchant, Jean-Yves Tilliette prouve qu'il existe une littérature médiolatine en la lisant, au sens plein du mot.

La deuxième partie, 'Dialogues avec l'antiquité', explore, à partir d'exemples, les rapports avec les textes classiques : il s'agit de réinventer les anciens en se les appropriant, de façon qu'ils restent un héritage actif et non figé. Pour un moine de stricte observance, les poètes antiques étaient répugnants, ou auraient dû l'être ; quand ils ne pouvaient s'en détacher, le remords leur donnait des cauchemars, ainsi d'Ermenrich d'Ellwangen, des demi-fous racontés par Raoul Glaber, d'Otloh de Saint-Emmeran, et même Baudri de Bourgueil qui craint que ses vers ne nuisent à sa réputation et se rassure en rêve (« Belles lettres et mauvais rêves », p. 103-129). Les statues antiques encore visibles ont éveillé autant le refus d'une représentation en trois dimensions, propre à la création divine, que l'admiration (« La statuaire antique au miroir de la littérature latine », p.131-144), et les élégies romaines d'Hildebert de Lavardin se lisent comme une méditation sur le temps, sa véritable direction (eschatologique) et la croix du Christ qui s'y inscrit et l'oriente (« Sur les *Elégies romaines* d'Hildebert de Lavardin », p. 145-168). Vital de Blois reprend des comédies de l'antiquité, en faisant du rapport entre l'être et son nom un ressort essentiel du comique (« 'Comme si de rien n'était'. Le ressort comique du *Geta* et de l'*Aulularia* de Vital de Blois », p. 169-181). Gautier de Châtillon choisit de dépasser Virgile en montrant par en lecture sous-jacente les échecs de l'idéal héroïque d'Alexandre, donc du *carmen heroicum* (« L'*Alexandride* de Gautier de Châtillon : *Enéide* médiévale ou 'Virgile travesti' ? », p. 183-196). Arnoul d'Orléans commente les *Fastes* d'Ovide en l'éclairant par une théologie platonisante et avec un intérêt passionné pour les *realia* de la civilisation antique, qu'il éclaire par des comparaisons contemporaines (« Ovide lu par un 'antiquaire' médiéval », p.197-209).

La troisième partie ('Dialogues avec la littérature en langue vulgaire') se penche sur la différence d'écriture, due à un autre usage de la langue, avec les littératures romanes en formation dans le même temps, et montre que les clercs qui écrivent en latin les considèrent avec une sorte de détachement, car elles ne peuvent véhiculer le même poids eschatologique. Ceux qui reprennent en latin des thèmes ou motifs des littératures vernaculaires pensent toujours qu'ils peuvent faire mieux, ajouter la virtuosité, la surcharge rhétorique et les jeux intertextuels, ne pas se laisser abuser par la vacuité morale de textes trop profanes, et sont ainsi en polémique avec les nouvelles formes d'expression, en accentuant leur propre artificialité (« La littérature latine médiévale au regard des littératures vernaculaires », p. 213-

233). Comparant les poèmes d'amour latins et romans, l'auteur conclut à la différence la dimension réflexive étant plutôt le fait, cette fois, de la poésie romane qui prend l'amour plus au sérieux (« Existe-t-il une poésie courtoise en latin ? », p. 235-255). À propos du thème de la vision, il montre les contradictions internes du *De amore* d'André le Chapelain (« *Amor est passio quedam innata* », p. 257-270). Les mésaventures du loup dans l'*Ysengrimus* latin, où il perd sa peau puis sa vie avec une violence inouïe, dépassent la simple satire et la parodie pour un vertige des mots qui ravage le formulaire épique virgilien et met à nu les artifices du langage (« La peau du loup, l'Apocalypse », p. 271-286). Les contes latins du XII<sup>e</sup> siècle (*Sadius et Galo* de Gautier Map, l'*Historia Meriadoci*, le *Dolopathos*) montrent les effets dévastateurs que peut avoir la parole tout en ouvrant des aperçus sur le silence salvifique (« Trop parler nuit », p. 287-300). Enfin, les transformations de la matière ovidienne en français, notamment avec l'entreprise déconcertante de l'*Ovide moralisé*, sont des manipulations qui montrent comment l'auteur antique était assimilé et approprié au-delà de la simple révérence (« Adapter, transposer, exposer. Aspects de la réception de la poésie ovidienne dans la littérature française autour de 1300 », p. 301-318).

Avec une jolie méditation sur le latin des oiseaux, le livre se termine sur une phrase que l'auteur nous dit résumer sa vie d'enseignant, et qu'il prouve tout au long de ces pages : l'émerveillement est le fruit du savoir.

Et l'index des auteurs cités, tant médiévaux que modernes, met très commodément ce savoir à la disposition de tous ceux qui voudront s'y retrouver et s'en inspirer, pour réactiver cet émerveillement. »